

LE DYNAMITEUR

FEUILLETON DE L'ABEILLE

Je lui jurai que je veillerais sur lui jusqu'à son dernier souffle et je tins ma promesse. Pendant tout l'après-midi dura cette lente agonie, et pendant ces longues heures, prisonnière de mon crime, j'eus à lutter contre les essaims de fourmis et de moustiques. La nuit tomba, et cependant je n'étais pas sûre qu'il eût rendu le dernier soupir. Enfin, la main que je tenais dans la mienne se glaça, et je connus que j'étais libre.

Je pris l'agenda et le revolver, résolue à périr plutôt qu'à redevenir esclave; je me chargeai en outre de paquets de provisions et de la cassette, et je dirigeai mes pas vers le nord. Le marais, à cette heure de nuit, retentissait du vacarme étourdissant des animaux et des insectes, tous ennemis de l'homme. Cependant j'allais comme si j'avais eu les yeux bandés, sans regarder autour de moi. Le sol visqueux céda sous mes pas, je croyais marcher sur des craquelins; l'épaisse muraille de feuillage, qui seule me guidait, me semblait, au toucher, froide comme le corps squelettique d'un reptile; l'obscurité m'oppressait comme si l'on m'eût bâillonné. Jamais je n'oublierai les horreurs de cette course nocturne, ni le soulagement que j'éprouvai quand j'observai que le sentier montait et se raffermissait sous mes pas, et quand j'aperçus au loin l'éclair argenté de la lune.

J'étais à présent sorti de la jungle et m'avangais sous le dôme élevé d'une noble forêt; je marchais sur le roc solide, je jouissais avec bonheur du calme et de la fraîcheur de la nuit. Ce qu'il y avait en moi de sang nègre m'avait préservé au milieu des brouillards empestés du marais; et il ne restait plus qu'à accomplir la partie la plus aisée de mon entreprise: traverser l'île, arriver de la baie et me faire admettre à bord du yacht anglais. Il était impossible, la nuit, de trouver le chemin de montagne dont mon père m'avait parlé; je cherchais vainement à m'orienter d'après les astres, lorsqu'à mes oreilles parvint un bruit, lointain encore, où je crus déceler des voix humaines.

Je dirigeai mes pas dans la direction de ces sons confus, et après un quart d'heure de marche j'arrivai, sans être aperçue, au bord d'une vaste clairière illuminée par les rayons de la pleine lune et les lueurs intenses d'un grand brasier. Au milieu de cette clairière s'élevait un petit bâtiment de structure grossière surmonté d'un croix; c'était une chapelle aujourd'hui abandonnée au culte de Hoodoo. Devant les degrés de l'entrée s'asseyait et bondissait sans cesse une masse noire que je reconnus bientôt être composée de coqs, de lièvres, de chiens et d'autres animaux et volatiles, attachés, se débattaient et lancés d'une façon cruelle les uns contre les autres. Autour du feu et de la chapelle s'étendaient un cercle d'Africains à genoux, hommes et femmes péle-mêle. Tantôt ils levaient vers le ciel la paume de leurs mains à demi fermées avec un geste de supplication passionnée, tantôt ils courbaient la tête et étendaient les bras devant eux sur le sol. Je m'arrêtai, frappée d'épouvante, sachant que ma vie ne tenait plus qu'à un fil; j'étais tombée au milieu de la célébration du culte de Hoodoo.

Tout à coup, la porte de la chapelle s'ouvrit, et je vis paraître un grand nègre, nu, portant à la main le couteau de sacrificateur. Il était suivi d'une apparition encore plus étrange: Mme Mendizabal, nue également, élevant de ses deux mains, à la hauteur du visage, un panier en osier, plein de serpents; tandis qu'elle le tenait ainsi, les reptiles en sortaient lentement et s'enroulaient autour de ses bras. A cette vue, la ferveur de la multitude ne connut, et le second des chants commença, et le second acte de cette cérémonie barbare et sanglante commença. Des différents points du cercle, chacun à tour de rôle, homme ou femme, s'élança vers le centre, se courba devant la prêtresse et ses serpents, et, après divers exorcismes, exprima à haute voix les vœux les plus pervers; la mort et la maladie étaient les favoris les plus fréquemment invoqués; quelques-uns appelant ces calamités sur des membres de leur propre famille; une esclave enfin, pour qui je m'étais, je le jure, toujours montré compatissant, les appela sur sa tête. A chaque invocation, le grand nègre, toujours souriant, cueillait quelque volatile ou quelque animal dans la masse mouvante à sa gauche, l'égor-

geait d'un coup de couteau et jetait le cadavre sur le sol. A la fin arriva de tour de la grande prêtresse. Elle déposa le panier sur les degrés, s'avancé au milieu du cercle, et en même temps éleva la voix en une mélodie qui tenait du discours et du chant, avec une telle ferveur d'enthousiasme et de délire qu'à l'entendre je sentis le sang se glacer dans mes veines.

— Puissance suprême, commença-t-elle, toi dont nous n'osons prononcer le nom; puissance qui n'es ni le bien ni le mal; plus forte que le bien, plus grande que le mal, toute ma vie je t'ai servie et adorée! Qui a répandu le sang sur tes autels? quelle voix s'est brisée en chantant tes louanges? quels membres se sont usés avant l'âge en dansant à tes orgies? qui a égaré le fruit de ses entrailles? Moi! moi, Metanobogu! Je m'appelle en ce jour de mon vrai nom, je déchire le voile. Je veux être exaucée ou périr. Je désire deux choses, ô Être sans forme! deux choses ou mourir! Le sang de mon mari à face blanche! oh! donne moi ce sang, c'est un ennemi de Hoodoo; donne-moi son sang! Et puis, une autre chose encore, ô Souffle de l'a-veugle ouragan! Je deviens vieille, bideuse, permets à ta servante de don-ner cette enveloppe flétrie; donne à ta prêtresse un nouveau prin-temps de beauté et de jeunesse! Et, ô mon Maître et mon Roi! si je te demande un miracle, n'ai-je pas pré-paré le sacrifice dont se délecte ton âme, le sacrifice du chevreau sans cornes?

Tandis qu'elle prononçait ses pa-roles, dans le cercle des adorateurs couraient des rumeurs joyeuses; mais elles se changèrent en clameurs fré-nesquues lorsque le grand nègre, qui était entre un instant dans la cha-pelle, reparut, portant entre ses bras Cora, la jeune esclave. Je ne sais si je vis ce qui suivit. Quand je re-connus une perception nette des choses, Cora était couchée sur les degrés, devant les serpents; à côté d'elle se tenait le nègre, le couteau à la main; le couteau se leva... Je tetai un cri d'horreur et me précipitai au milieu du cercle, les suppliant, au nom du ciel, d'épargner cette victime innocente.

Un instant, un silence de mort régna dans la foule des cannibales; un instant encore, et, revenus de leur première stupeur, ils m'auraient infailliblement dévorée, si la Providence n'avait résolu de me sauver. Dans le calme de la nuit s'éleva soudain un bruit plus violent que le mers-issement d'aucun ouragan des mers d'Europe. L'obscurité sembla dé-voiler le monde. Presque à la même minute, le centre du cyclone atteignit la clairière. J'entendis un craque-ment d'agonie et je n'eus plus conscie-ence de rien.

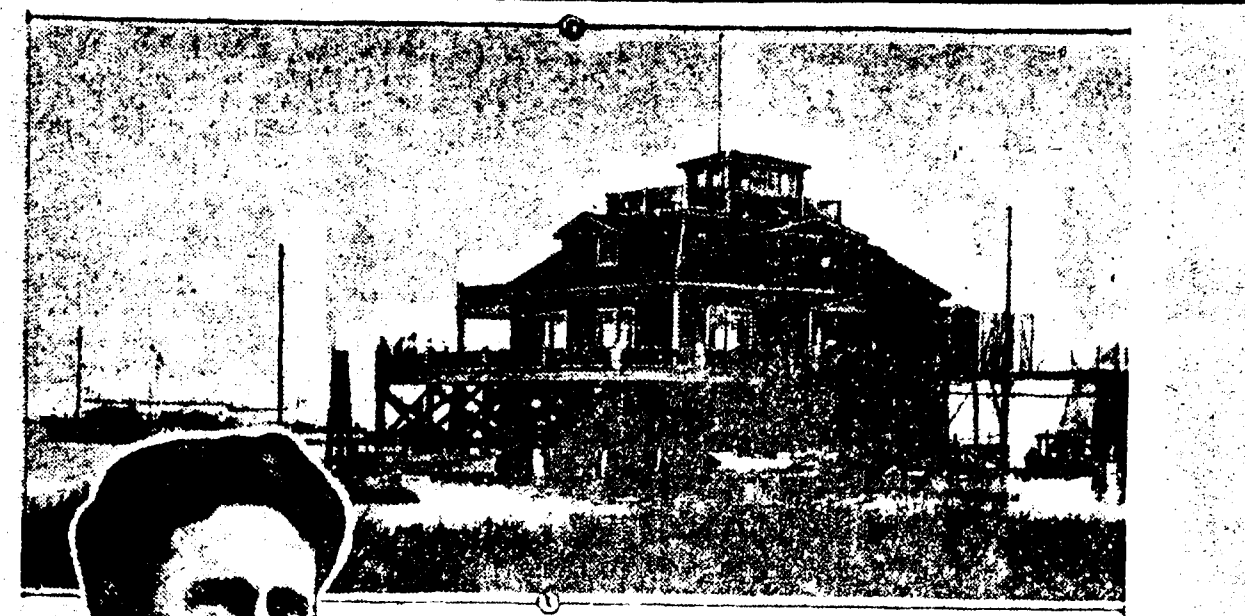
Lorsque je revins à moi, il faisait grand jour. J'étais saine et sauve; et j'aurais pu m'imaginer d'abord que le cyclone n'était que la vision d'un mauvais rêve. Il n'en était rien pourtant, car la mort avait passé à deux doigts de ma tête. A travers la forêt, l'ouragan avait creusé un large sillon de destruction et de rui-nes. Des deux côtés de ce sillon, les arbres se balançaient intacts sous la brise matinale; mais, sur son passage direct, le cyclone n'avait rien laissé debout. Arbre, homme, animal, cha-pelle, adorateurs de Hoodoo, tout avait été broyé, tandis qu'à deux pas l'humble fleur, l'arbre gigantesque et la faible enfant, s'élevaient avec bonheur à la pureté limpide et au calme d'un matin d'été.

Suivre le chemin tracé par l'ouragan eût présenté des obstacles insur-montables, tant était prodigieuse la masse de débris entassée par ce ca-taclyme. A cette vue, le traversai en un endroit, mais au prix de tant de travail, qu'en arrivant de l'autre côté la force et le courage m'avaient abandonnée. Je m'assis pour me reposer et pour prendre quelque nourriture, et tout à coup mon œil s'arrêta sur un tronc marqué au fer rouge pour indiquer le chemin. Avec quelle légèreté joyeuse je me remis en marche!

Il était plus de midi quand j'arri-vai, les vêtements en lambeaux et hri-és de fatigue, à une descente rapide du sommet de laquelle on apercevait la mer. Le long de la côte, la houle, battait par le cyclone de la nuit, battait le rivage avec furie. A mes pieds, je distinguai une baie enserrée par des rochers abrupts, et juste à sa sortie un navire ballotté par les flots, à la matrice ai-égrant, aux couleurs si fraîches, qu'à sa vue je poussai un cri d'admira-tion. Les couleurs anglaises flot-taient au sommet de son mâât, et de mon poste élevé j'observais ses orne-ments de cuivre étincelant au soleil. Là, sur ce vaisseau, c'était la liberté, c'était le salut; de toutes les diffi-cultés que j'avais à surmonter une seule restait désormais: me faire ad-mettre à bord.

Une demi-heure plus tard, je sor-tis enfin du bois et arrivai au bord d'une ruelle. Un promontoire boisé débouait le yacht à ma vue, et je marchais depuis quelque temps sur la grève quand j'aperçus une cha-loupe amarrée dans un petit port naturel. Personne ne le gardait; mais à la lumière du bois, je remar-quaï les cendres fumantes d'un brai-er autour duquel étaient étendus

LE NOUVEAU YACHT CLUB DE BILOXI



Les Soeurs de Mires

C'est ici au yacht club de Biloxi que les amateurs du sport nautique se réunissent souvent pendant l'été. L'aménagement des salles ne laisse rien à désirer pour le confort des membres. En bas nous avons la photographie de M. "Bill" Ryan, le régisseur, à qui est dû en grande partie le succès dont jouit le club.

Cinq ou six matelots endormis. Je ne dirigeai vers eux; la plupart étaient des noirs; mais tous portaient le costume des yachtsmen; aux boutons brillants de l'un d'eux, je devinais aisément un officier, et je le touchai sur l'épaule, il s'éveilla en sursaut, son brisque mouvement éveilla les autres, et tous me regardèrent avec surprise.

— Que voulez-vous? demanda l'officier.

— Aller à bord du yacht, répondis-je.

En entendant ces paroles, tous pa-rurent ébouffés, et l'officier, d'un ton assez rude, me demanda qui j'étais. J'avais résolu de cacher mon véritable nom jusqu'à ce que je fusse en présence de sir George, et le premier nom qui me vint à l'esprit fut celui de la senora Mendizabal. A ce mot, un œil dit qu'un choc électrique secouait la petite troupe; les nègres me dévisagèrent avec une vivacité singulière; les blancs même ne pouvaient cacher leur stupefaction; alors, mon esprit malicieux me porta à ajouter: Si ce nom est nouveau pour vous, appelez-moi Metanobogu.

Jamais je ne vis effet plus prodigieux et plus soudain. Les nègres agitèrent les mains au-dessus de leur tête; l'un après l'autre, ils vinrent s'agenouiller autour de moi; lorsque l'officier blanc interrompit cette cérémonie, leur demandant s'il était fou, les matelots de couleur l'entraî-nèrent de force à l'écart, et l'entou-rèrent avec une pantomime extrava-gante. L'officier sembla se défendre vivement; et je le vis opposer aux ob-jurgations des nègres des gestes de dénégation; mais enfin il céda, s'ap-procha de moi avec une civilité qui voilait mal l'ironie contenue, et, tou-chant son chapeau:

— Madame, dit-il, puisque vous êtes ce que vous dites, la chaloupe est prête.

Ma réception à bord de la Nemo-rosa, — tel était le nom du yacht, — fut aussi moitié solennelle, moitié iron-que. Nous fûmes à peine en vue de l'élegant bâtiment, que les bastinga-ges se garnirent de têtes. Tous les yeux étaient fixés sur la nouvelle ar-rivante, et je voyais les nègres lever les bras au ciel, au comble de l'atton-nement et du ravissement.

Sur le passavant, je fus reçue par un autre officier, vrai gentleman aux favoris blancs épris, et je lui deman-dai aussitôt d'être conduite auprès de sir George.

— Mais ce n'est pas... s'écria-t-il. Et il n'acheva pas sa phrase.

— Je le sais pardieu bien, répondit l'officier qui m'avait amenée. Mais que diable pouvais-je faire? Voyez-moi plutôt ces imbéciles!

Je tournai les yeux dans la direc-tion indiquée, et aussitôt que mon regard tombait sur un nègre, le pauvre insensé s'inclinait, se courbant jusqu'à terre, agitant les mains au-dessus de sa tête. Selon toute appa-rence, l'officier aux favoris blancs était pleinement rangé à l'opinion de son subalterne, car il s'approcha de moi avec toutes les marques d'un pro-fond respect.

— Sir George est dans l'île, ma-dame, dit-il, et si madame le trouve bon, nous allons immédiatement ap-pareiller pour aller le rejoindre. Les gabines sont prêtes. Stewart, condui-tes lady Greville.

A Suivre

Depuis trente ans, les deux sœurs Mires ne se voyaient pas. Une éducation différente, imposée jadis par leurs parents, boutiquiers du Marais, avait creusé entre elles un abîme profond.

L'aînée, Estelle, mise en appren-tissage dans une grande blanchisserie de Javel, détestait Lucie, plus jeune de deux ans, qu'on instruisait et dor-lotait dans une belle pension de Neuilly.

Les choses tournèrent d'ailleurs à l'encontre des prévisions paternelles. Estelle, par une chance méritée, épousa Jean Petit, le fils unique de son patron et devenant à son tour patronne de l'établissement (entre-prise des hôtels, administrations, loca-tion de linges). Sa sœur Lucie, avocate sans cause, devenait la femme de M. Martin, journaliste sans emploi.

Au moment de ce récit, l'aînée était veuve avec un grand garçon et le ménage bohème de la cadette pos-sédait deux filles et un fils. Ces en-fants de dix huit à vingt-cinq ans s'égarèrent.

Chez les Martin, mobilier dispa-raté, fauteuils et canapés implorant de nouvelles crotonnes, tenture éra-flée par endroits et qu'on eût pu ré-couvrer en y collant tout le papier timbré reçu depuis vingt ans. C'est là que vivaient, insouciantes et rieurs, les Martin et compagnie: Monsieur, Madame et bébé; la douce Mimie, qui faisait des traductions; Loulou, élève à l'École des Beaux-Arts, et Gustave, étudiant en chimie.

Un soir que Loulou, blonde ébour-riée, grimpaït l'escalier quatre à quatre, son carton à dessin sous le bras, affolée et riant aux éclats d'être suivie par un jeune homme qu'elle connaissait de vue, il se trouva que Gustave, qui arrivait derrière elle, comprit l'incorrection du procé-dé et gifla l'entrepreneur personnel, qui riposta.

Après un échange de cartes, et des que Loulou et Gustave furent chez eux, le frère questionna sa sœur, qui riait moins.

— Qu'est-ce que c'est que cet imbé-cite?

— Je n'en sais rien.

Pendant le dîner, Loulou fut ré-veuse et Gustave préoccupé; mais le journaliste qui pensait à son article, la douce Marie à sa traduction et l'avocate à une plaidoirie ne s'aperçurent de rien.

La grande blanchisseuse Estelle Petit était sympathique, mais peu distinguée, l'habitude sans doute de parler haut à ses employés et de tenir tête à la pratique. Ce n'est pas à voix basse qu'on discipline son per-sonnel et qu'on maintient fermement des prix établis que le client conteste toujours.

Max venait de rentrer. Comme il embrassait sa mère avec plus de ten-dresse que d'habitude, elle lui passa le bras élanément autour du cou et ils marchèrent tranquillement dans la grande salle des livraisons, entre deux haies de hautes piles de draps d'une éclatante blancheur, un chemin taillé dans la neige.

— Max, lui dit-elle avec la tendresse d'une sœur aînée, tu d'rais t'amirer, j'ai idée que tu t'ennuies avec moi.

— Pourquoi penses-tu ça?

— Tu trouves tout drôle, tu n'y es plus quand on t' parle. Qu'as-tu c'soir? On t'a discuté?

Le fils subit le charme maternel, il avait besoin de s'épancher et quel meilleur confident pouvait-il trouver? Il raconta tout... Peut-être eût-il tort d'alarmer sa mère avec les deux, mais un duel, on s'en sort tou-jours... l'important n'était pas là, il s'agit de cette jeune fille, jamais il n'en rencontrerait une semblable sur sa route, il n'épouserait que celle-là ou il mourrait!

— D'abord, tu ne mourras pas, af-firma Mme Estelle Petit, ni de ton duel, ni d'amour, tu l'épouseras. Quand on a cinq cent mille francs de dot et des espérances on peut de-mander ce qu'il y a de mieux sur la place de Paris; commerce, industrie ou noblesse. C'est compris?

— Va vite chez ma maman.

— Où habitent-ils?

Max lui tendit la carte. — "Gus-tave Martin, 60, rue des Martyrs."

— Je n'aime pas beaucoup ce nom-là, avoua-t-elle, il y en a trop, de Martin; mais puisque la petite s'appelle Mme Petit, comme moi, si

CUNARD

En France en 6 jours ou moins, sur un des "Trois Géants" partant chaque Mardi pour Cherbourg.

BERENGARIA AQUITANIA MAURETANIA

Courtoisie. Confort. Cuisine par excellence.

Renseignez vous chez l'argent de la Cie Cunard, 206, Rue St. Charles, Nouvelle-Orléans, Louisiane.

Choses Drolatiques

SIMPLE OUBLI
Madame, sortant du magasin. — Voyons, je n'oublie rien? ... Les gants, les sachets, la poudre de riz... Ah! suis-je étourdie... J'oubliais mon mari.

CHEZ LE TAILLEUR
— Je ne puis vous faire un nouvel habit avant que vous ayez payé l'autre.

— Oh, je ne puis pas attendre jus-que-là!

A REBrousSE-POILS
Lucette. — Il a dit que tu chantais comme une sirène.

Ghislain. — C'est gentil de sa part.

Lucette. — Comme une sirène d'au-tomobile.

RIEN A CRAINdre
— Tu n'as pas craint d'attraper froid en venant chez moi par cette température?

— Non, moi quand j'attrapai froid, il fera chaud.

CONSEIL
L'institutrice. — Mais ne suis-tu pas que lorsqu'on nous frappe sur un jouet il faut tendre l'autre.

L'élève. — Oui, mais il m'a frappé sur le nez, mademoiselle, et je n'en ai qu'un.

HISTOIRE NATURELLE
Voyons, d'où viennent les figues?

— Des figuiers.

— Les citrons?

— Des citronniers.

— Et les dates?

— Des dattiers.

ON NE L'ATTRAPE PAS
L'institutrice. — Combien font six et quatre?

L'élève. — Onze.

L'institutrice. — Non.

L'élève. — Neuf... douze... treize.

L'institutrice. — Et pourquoi pas dix?

L'élève. — Oh, dix, ça non, c'est cinq et cinq qui font dix. On ne l'attrape pas comme ça, moi!

LOGIQUE ENFANTINE
La petite Marcelle va en classe de-puis quelques mois et elle vient de faire une découverte sensationnelle: c'est qu'il suffit de retourner un six à l'envers pour avoir un neuf. Le lendemain, une dame lui demande son âge.

— J'ai juste six ans, madame, mais vous n'avez qu'à me regarder à l'en-vers pour que j'en aie neuf.

LA VISITE DU CREANCIER
Le créancier. — Monsieur, je viens pour...
Le débiteur. — Enchanté de vous voir. Laissez-moi vous faire les hon-neurs de la maison. Venez par ici. Vous voyez la bas dans le jardin, cet enfant, c'est mon petit Toto. Et cet automobile devant la porte, c'est mon petit auto.

Le créancier. — Très bien, très bien! mais a mon tour, permettez que je vous présente mes petits totaux.

EXPLICATION
Un monsieur en recevant son compte d'épicerie vit les items sui-vants:

1 livre de sucre 5 sous
1 livre ditto 5 sous
Le mari était très anxieux de sa-voir ce que c'était que ce ditto qui apparaissait plusieurs fois sur la fac-ture des épicerie du mois.

Sa femme ne put lui donner d'ex-plications. Le mari courut à l'épi-cerie et fut l'expliquer. En revenant à la maison sa femme lui de-manda ce que ça signifiait.

— Ça signifie, répondit le mari, que je suis un imbécile et toi ditto.

INCOHERENCE
Calleau-Riffer père fabrique un calorifère en fer avec Ory fils, sans orifice. Calleau-Riffer fils fabrique un calorifère en fer sans Ory fils, mais avec orifice. Calleau-Riffer père tente à Calleau-Riffer fils un procès, pour son calorifère en fer avec orifice fabriqué sans Ory fils. Calleau-Riffer père perd. Calleau-Riffer fils s'en fiche. Quoi donc alors y faire?

LES PUCES TRANSPORTENT LES GERMES DU CANCER
Paris. — Le Professeur Bazin, dans un rapport extrêmement intéressant à l'Académie des Sciences, à Paris, a fait part d'une récente découverte, d'après laquelle il serait en mesure d'affirmer que les puces sont de dan-gerux véhicules du cancer.

Après près des puces sur le corps de chiens ou de chats morts du can-cer et les ayant placés sur le corps d'animaux sains, ceux-ci ont très vite contracté cette terrible maladie.

Le résultat fut merveilleux. Je me sentais tout à fait différente... en effet, je me sentais si soulagée que lorsque ma fille m'écrivit qu'elle n'était pas bien, je lui répondis d'al-ler chez le pharmacien et d'acheter du Cardui.

— Elle le fit, et elle obtint de bons résultats.

— Depuis lors j'ai essayé de faire connaître les bonnes nouvelles qui allaient dans le monde.

— Ma santé maintenant est très bonne.

Si vous souffrez comme un grand nombre de femmes et si vous avez besoin d'un tonique, essayez Cardui. Des milliers de femmes qui ont souffert ont écrit pour dire que le Cardui leur avait aidé.

— Prenez du Cardui, votre pharma-cien le vendra. — Adv.

FAITS DIVERS

Plus de 1800 individus ont été expulsés des régions occupées par les autorités alliées.

Chaque pied carré de tapis turc de-mande 23 jours de travail à un ou-vrier.

Un bateau construit en peu de jours huffalo fait le service sur le fleuve Jaune en Chine.

Le Mississippi porte à la mer cha-que année 400,000,000 de tonnes de matières solides.

La Bible contient 3,566,480 let-tres, 810,697 mots, 31,175 versets, 8,189 chapitres et 66 livres.

L'angle royal vole à une vitesse d'un mille à la minute.

D'après les savants, nous ne som-mes jamais plus près de la mort que lorsque nous éternuons.

Les nouveaux engins à vapeur des chemins de fer anglais pèsent 148 tonnes et ont 70 pieds de longueur.

Le jardin zoologique de Londres coûte au delà de \$50,000 chaque an-née pour acheter la nourriture pour les pensionnaires seulement.

Le plus grand bard de bière vient d'être fabriqué en Allemagne. Il peut contenir 625,000 gallons.

L'année dernière le bureau de poste de la ville de Londres a livré 120 millions de paquets. Il n'y eut que 10,000 plaintes de formulées.

A Londres c'est la bronchite et la pneumonie qui font le plus de ravage dans la population et qui cause le plus grand nombre de mort.

On vient de découvrir, en Angle-terre, un liquide qui rend les explo-sions impossibles dans les mines de charbon. Ce liquide purifie l'air échauffé.

Il coûte au Parlement anglais la jolie somme de deux cents dollars par semaine pour battre les tapis seulement.

Depuis la date de l'Armistice jus-qu'au 1er janvier dernier, 400 sol-dats anglais ont épousé des alle-mandes en Allemagne.

La quinine est si forte qu'on sent sa présence dans une partie dissoute dans 152,000 parties d'eau.

Le radium vaut 170,000 fois plus cher que l'or.

Les abeilles volent plus rapidement que les pigeons.

UN PRIX TRES BAS POUR LA GAZOLINE

Los Angeles. — On dit que d'ici deux ou trois jours le prix de la gazoline qui était tombé à 12 cents baissera à 10 cents; c'est le prix que demandent les marchands indépen-dants. Les grosses compagnies con-tinuent à demander 19 cents.

La rumeur veut que les grosses compagnies vont s'entendre pour fixer un prix tellement bas que les petites maisons ne pourront pas ré-sister.

Le village de Colleville, près de Neufchatel, en France, possède une population de 523 habitants. Sur ce nombre 15 ont de 70 à 80 ans et plus-ieurs ont de 80 à 96 ans.

SE SENTAIT FATIGUEE SOUS TOUS RAPPORTS

Une dame du Tennessee dit quelle fut fort soulagée par l'emploi de Cardui et qu'elle le recom-menda à sa fille.

SE SENTAIT FATIGUEE SOUS TOUS RAPPORTS

Fountain City, Tennessee. — Mrs. Jett Weaver, épouse d'un fermier très aisé qui à sa ferme située sur la route 2 de la ville, dit qu'elle connaît le Cardui depuis bien des années. Elle donne le rapport suivant de son expérience avec ce bien connu, pu-rement végétal tonique pour femmes.

"J'étais très affaiblie. J'étais maigre et avais peu d'appétit, et sous tous rapports toujours fatiguée, pou-vais à peine marcher, je me sentais misérable et avais des étourdisse-ments continuellement.

"Bien des jours, j'ai dû m'asseoir sur une chaise pour pétrir mon pain.

"J'étais découragée, je me deman-dais qu'est-ce que je faisais souffrir et quand est-ce que je ne souffrirais plus.

"Je connaissais le Cardui depuis bien des années et je me suis déci-dé d'en prendre comme dernière re-ssource. Je pris une bouteille, et comme cela m'avait soulagé, je pris trois ou quatre bouteilles.

"Le résultat fut merveilleux. Je me sentais tout à fait différente... en effet, je me sentais si soulagée que lorsque ma fille m'écrivit qu'elle n'était pas bien, je lui répondis d'al-ler chez le pharmacien et d'acheter du Cardui.

— Elle le fit, et elle obtint de bons résultats.

— Depuis lors j'ai essayé de faire connaître les bonnes nouvelles qui allaient dans le monde.

— Ma santé maintenant est très bonne.

Si vous souffrez comme un grand nombre de femmes et si vous avez besoin d'un tonique, essayez Cardui. Des milliers de femmes qui ont souffert ont écrit pour dire que le Cardui leur avait aidé.

— Prenez du Cardui, votre pharma-cien le vendra. — Adv.